

Le feuilletton

D'ÉRIC CHEVILLARD

Manuel de survie animale

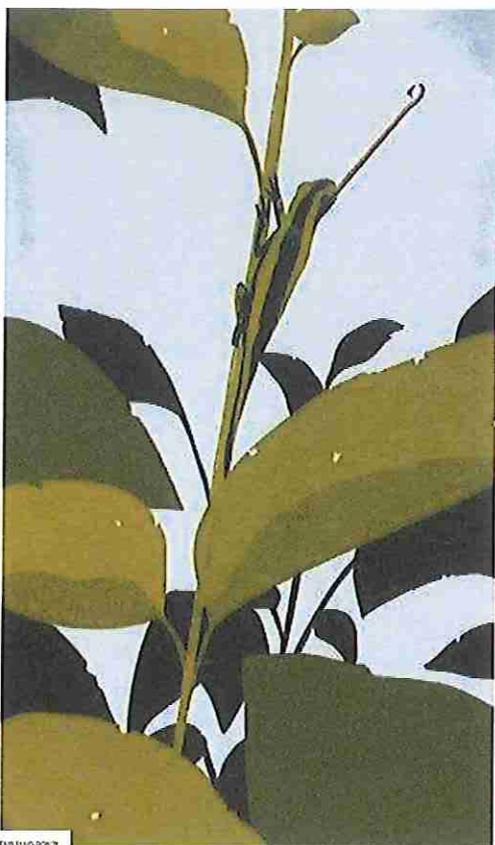


LONGTEMPS, j'ai cru que les oiseaux chantaient pour trois raisons : délimiter leur territoire, effrayer leurs ennemis et attirer un congénère du

sexe opposé. C'était également, me semblait-il, ce qui motivait les poètes. J'apprends aujourd'hui que l'oiseau chante parfois par plaisir, pour la joie d'entendre sa mélodie dans la campagne heureuse, pour participer à l'exultation du printemps, et j'en déduis que le poète aussi. Les travaux récents des biologistes et des naturalistes ne cessent de contester la spécificité de la nature humaine. Il semblerait que nos prétendues particularités soient partagées, à des degrés divers, par bon nombre d'animaux, y compris pour certains une forme de conscience de soi, y compris encore des traits de caractère mesquins que nous pensions vaniteusement nous appartenir en propre.

Écrit par la neuropsychologue Karen Shanor et le neuroéthologue Jagmeet Kanwal, un livre rassemble aujourd'hui les dernières découvertes en la matière, *Les souris gloussent, les chauves-souris chantent*. Il est publié dans la très belle collection « Biophilia », des éditions José Corti, dont la couverture vert prairie est une invite aux leçons de choses, aux randonnées studieuses, aux longs affûts dans les herbes hautes. Notre lecture en sera minutieuse et systématique comme une battue ou plus folâtre, à notre guise. Le découpage de l'ouvrage en courts chapitres et un index exhaustif autorisent en effet des entrées multiples. Pulsé et sera question des prouesses de l'animal quand sa tête se fait aussi grosse que celle de l'homme, le lecteur à l'inverse se permettra de fondre dessus en piqué comme le rapace, d'y creuser ses galeries sinuées comme le rat-taupo ou, pourquoi pas, de progresser par bonds dans sa lecture : il s'agit bien de faire quelques pas en direction des animaux, tant ils déploient de ruses eux-mêmes pour tirer le meilleur parti de leur condition et, quelquefois, égarer nos prodigieuses performances.

Voire les dépasser : « Que savent les animaux que les humains ignorent ou dont ils négligent les signes quand le danger surgit ? » Lors du tsunami de 2004, les agents du Département de la faune sauvage du Sri-Lanka furent surpris de ne pas trouver d'animaux morts. De toute évidence, ceux-ci avaient senti approcher la catastrophe et s'étaient mis à l'abri. Les requins de même quittent les zones menacées « par un ouragan des jours avant qu'il ne survienne, probablement grâce à leur capacité à détecter de subtils changements atmosphériques ». Voilà bien un sens qui nous fait défaut ; c'est à peine si notre rhumatisme daigne



EMILIO PONS

nous annoncer l'orage qui déjà se forme dans le ciel.

Il nous a fallu bien de l'ingéniosité pour survivre sur cette Terre, mais il en va de même pour toutes les créatures. Nous ne sommes d'ailleurs pas les mieux armés pour affronter les désastres à venir, en premier lieu ceux que ce fameux génie ne manquera pas de provoquer. Mais tout n'est pas perdu, car « si les humains étaient stupides au point de détruire la planète, les cafards eux au moins survivraient et inaugurerait un nouveau cycle zoologique complet ». On aimerait presque leur donner enfin leur chance.

LES SOURIS GLOUSSENT, LES CHAUVES-SOURIS CHANTENT (Bats Sing, Mice Giggle. *The Surprising Science of Animals' Inner Lives*), de Karen Shanor et Jagmeet Kanwal, traduit de l'anglais (États-Unis) par Bertrand Filliaudeau, José Corti, « Biophilia », 328 p., 21 €.

C'est que les cafards sont invulnérables, ils résistent aux climats les plus rigoureux, à un fort taux de radiations, ils se nourrissent de toutes choses et se transmettent dans leurs excréments des renseignements utiles à leur existence – tandis que l'homme encore une fois, par égoïsme et cupidité, préfère faire disparaître les siens illico avec les précieuses informations qu'ils contenaient. Lamentable.

Bien sûr, l'ouvrage a parfois un petit côté « Livre des records animaliers » : nous y apprenons que certaines grenouilles gèlent dans les mares en hiver et reprennent vie dès que le soleil charmant leur donne un baiser, que des corneilles japonaises utilisent les roues des voitures en marche comme casse-noix, que les carpes s'épanouissent comme

Certaines grenouilles gèlent dans les mares en hiver et reprennent vie dès que le soleil charmant leur donne un baiser

des truites de Schubert si l'on diffuse du Mozart dans leur bassin, qu'un écureuil de Californie mâche de la peau de serpent puis lèche ses petits afin que ce parfum dissuasif éloigne leurs prédateurs, que le cerveau de la salamandre, segmenté par le scalpel du biologiste puis replacé dans son crâne, se régénère et retrouve toutes ses capacités – n'aimeriez-vous pas jouir de cette remarquable faculté ? Patience, la salamandre finira bien par nous confier son secret.

Mais les auteurs ne se limitent pas à ces énumérations. Ils développent surtout l'idée que notre monde est « un royaume de forces interactives à tous les niveaux, depuis une entité subatomique jusqu'à la personne ou l'animal dans sa totalité, jusqu'à un groupe ou une cosmologie entière ». Nous avons peine à croire que la disparition de Tours polaire puisse affecter nos existences et pourtant, de proche en proche, tout l'écosystème s'en trouvera bouleversé. Le lion de mer d'abord proliférera, et rien que cela peut faire peur.

L'animal n'est pas seulement une figure de nos fables. Nous ne cessons de nous instruire en l'étudiant. Et si le singe ou le perroquet nous amusent lorsqu'ils imitent l'homme, celui-ci se sortirait à son avantage de nombreuses situations délicates s'il savait opportunément faire la bête. ■

On reprend

CAMILLE LAURENS
écrivaine

Le corbillard du mariage



DANS *Soumission*, le dernier roman de Houellebecq (Flammarion), le narrateur est un admirateur de Huysmans (1848-1907) : ses « conclusions

désabusées » sont « plus que jamais d'actualité », écrit-il. Ce goût n'est sans doute pas étranger à la récente réédition d'*En ménage*, publié en 1881, et dont on pourrait dire, en empruntant la formule de William Blake, qu'il est « le corbillard du mariage ».

C'est en effet au désastre du couple, à « la mise en fourrière de toutes les passions », à l'engourdissement des idéaux dans la paix bourgeoise qu'assiste le lecteur. Pourtant, dès les premières pages, André, écrivain raté, se sépare de sa femme « froide de sens », quoique adulte. Revenu « garçon », il oscille entre les regrets de la vie conjugale, le bien-être de sa liberté retrouvée avec son ami Cyprien, naguère évité par l'épouse, et l'espoir qu'une bonne nuit trop cupide lui apporte « le confortable du mariage avec la femme en moins ». Hélas, le voilà bientôt rattrapé par « la crise japonaise » qui le jette au hasard des souvenirs et des rues, dans les bras de « filles », de « dondons » ou d'anciennes maîtresses. Mais ces bouffées d'urgence sexuelle sont elles-mêmes vouées au mépris et le plongent dans « un spleen sans secours ». Rien n'échappe alors à « la débine », aucun sentiment ne tient, la solitude pèse et la délicatesse n'est pas de ce monde. Ça « glivotte », ça « pue », ça « corolte », ça sue la peur, c'est plein de crétiens « à faire vomir » – bref, « une apothéose de dégoûtation ». Même la porcelaine est « couleur de morve ».

C'est si outrancier que, comme souvent dans les entretiens, on a envie de rire. André Breton ne s'y est pas trompé, qui fait à ce roman une place de choix dans son *Anthologie de l'humour noir* (Gallimard, 1940). Noir, oui, mais l'on rit jaune aussi. Car, si le nihilisme radical de l'auteur libère en nous, par réaction, « le principe de plaisir », nous ne pouvons ignorer notre image dans le miroir qu'il nous tend, fût-il déformant.

Jubilation

Ce qui nous attache pourtant à ce fossoyeur sans pitié du romantisme, c'est un plaisir plus grand que celui de l'humour. Lire Huysmans, c'est éprouver la jubilation absolue de la langue française, avec le sentiment, parfois, de la redécouvrir. Le romancier mêle avec bonheur le précieux et le trivial, invente des mots pour les sensations les plus ténues et parle envers la norme cet écart de style qui crée la poésie. Surtout, il écrit comme on peint. D'une fille, d'un marché, d'une rue de Paris, il fait un croquis, une eau-forte ou une nature morte. Il y a des pages d'une prose picturale si virtuose qu'on voudrait les encadrer.

Pour Breton, ce romancier fin de siècle est notre contemporain parce qu'il a « formulé les lois qui vont régir l'affectivité moderne ». Où l'on retrouve Houellebecq. Ces lois passeront-elles donc toujours par une misogynie chez ? Car chez Huysmans comme chez son épouse, les femmes et leurs « simagrèmes » ne vont pas à la fête et les hommes rêvent en vain de « leur dire zut » une bonne fois. Mais quand André, « deshaïr », finit par se remettre en ménage avec son épouse, Huysmans nous les dépeint tous deux, « maintenant que toutes les concessions sont faites », « songeant à toute leur vie ratée qu'ils allaient reprendre ». Certes, il est triste de voir les deux sexes à égalité dans l'aliénation conjugale, « enfin respectés et stupides ». Mais – restons cynique – c'est toujours mieux que la soumission de l'un par l'autre. ■

EN MÉNAGE, de Joris-Karl Huysmans, Les Équateurs, 334 p., 11 €.

Les écrivains Agnès Desarthe, Camille Laurens, Pierre Lemaitre et le sociologue Luc Boltanski tiennent ici à tour de rôle une chronique.

Figures libres

ROGER-POL DROIT

Les abeilles font de la philo



EINSTEIN n'a jamais dit que la disparition des abeilles entraînerait rapidement celle de l'humanité. Vérification faite, il n'a jamais affirmé quoi que ce soit au sujet des abeilles. Ces propos lui ont été attribués, dans les années 1990, quatre décennies après sa mort, par des apiculteurs inquiets. La pseudo-prophétie fut partout reprise parce que les abeilles se trouvent liées aux grandes peurs contemporaines, des OGM à la mondialisation, en passant par les ondes électromagnétiques.

Car l'abeille n'est pas un insecte, mais un miroir et un baromètre du destin de l'humanité, une surface de projection de nos fantasmes comme de nos idéaux. Et cela dure depuis l'antiquité ! Ces bestioles ont inventé l'imaginaire européen, habité sa pensée, hantent sa réflexion politique. Modèles de vertu et de labeur,

L'ABEILLE (ET LE) PHILOSOPHE. ÉTONNANT VOYAGE DANS LA RUCHE DES SAGES, de Pierre-Henri et François Tavoillot, Odile Jacob, 298 p., 23,90 €.

incarnation de la démocratie comme du totalitarisme, au fil des siècles, elles tiennent tous les rôles. C'est ce que met en lumière le livre savoureux de Pierre-Henri et François Tavoillot. Deux frères – l'un est philosophe, maître de conférences à la Sorbonne, auteur d'une dizaine de livres, l'autre est apiculteur professionnel en Haute-Loire. Ils ont conjugué pour cette enquête leurs savoirs et leurs réflexions. Le résultat est étonnant et instructif.

La culture européenne se révèle truffée de ruches, d'essaims, de rayons. Avec Aristote, fils de Zeus, apiculteur olympien, les abeilles disparaissent – déjà ! – à l'occasion d'un mythe décrivant l'origine du monde. Avec Aristote, la ruche se fait microcosme : l'abeille incarne à la fois la sagesse, le politique, le divin. Avec Virgile, grand observateur et prati-

cien, tous les usages possibles de l'apiculture – agricoles aussi bien que philosophiques – sont mis en lumière. Le christianisme n'est pas en reste. Bien que l'abeille, dans les Évangiles, brille par son absence, Clément d'Alexandrie, Père de l'Église, leur consacre de longs développements, et saint Ambroise est patron des apiculteurs pour de savants motifs.

Nature et culture

Chez les Modernes, la vie collective des ruches sert à penser aussi bien la monarchie que l'aristocratie, la république que la dictature. Proudhon, Saint-Simon, Marx, Bachofen et d'autres convoquent cette espèce inépuisable – sans oublier Mandeville, dont *La Fable des abeilles* (1714) montre comment les vices individuels concourent à la prospérité collective. Au XXI^e siècle, la pollinisation fournit des modèles théoriques au développement numérique. « Les abeilles ont été pour nous ce que sont les nuages : cha-

cun y a vu ce qu'il a désiré d'y voir », écrit en 1793 Dorat-Cubières, dans *Les Abeilles ou l'Heureux Gouvernement*.

Les motifs de cette obsession culturelle multifforme sont explicités par les frères Tavoillot : les abeilles sont à la charnière de la nature et de la culture. Elles forment une société organisée, mais pas décidée par elles-mêmes. Elles construisent des alvéoles géométriques, mais ne calculent pas véritablement. Elles fabriquent, avec le miel, le seul produit naturel qui défie le temps et la mort, si bien que les embaumeurs égyptiens en firent grand usage. En fin de compte, elles harmonisent petitesse et grandeur, humilité et puissance. Voilà pourquoi elles n'ont cessé de fasciner. Bien que menacées, décimées, elles ne sont pas près de disparaître. Bonnes à tout penser, les abeilles ne sont décédées pas des insectes. Ce sont des structures, permettant à chacun de faire son miel. ■